



MADELEINE BROHAN

Madeleine Brohan est morte. Pour les jeunes de cette génération, ce nom signifie peu de chose, mais pour ceux qui ont applaudi...

Elle devait mourir le 16 août de cette même année. Suzanne Brohan avait sa filleule en grande affection, aussi la tenait-on au courant de tous ce qu'elle faisait pour ses études et ses débuts, témoin ce billet de Madeleine que nous devons à M. Aréne Alexandre.

« Tu peux être contente pour Suzanne. Quand on entend parler de la tâche, il est bon de la voir réussir. La petite pourra venir travailler avec moi si bon lui semble. Et si tu n'étais pas là pour le concours (mais tu y seras) je m'occuperais de la conseiller sur sa toilette et de la coiffer. Dis-le lui »

« N'est-ce point à tout le cœur de la bonne Madeleine qui parle ? Pour ce qui est des « mots » des Brohan, il n'y a qu'à piquer au hasard des souvenirs. Ils sont légion. Mme Allan et Augustine Brohan avaient eu maille à partir. Celle-ci, qui avait la dent dure, se vengeait avec les armes naturelles de son esprit. — Augustine, ouvre-moi ! lui criait un jour Mme Allan. — Voilà l'écaillère, répond-elle en se montrant sur le seuil. Une autre fois, au foyer, elle aperçoit Provost et Ravery : — De quoi parlez-vous ? — De la création du monde. — Je n'y étais pas. Mais voyez Mme Allan !

Augustine Brohan fut la confidente des amours de Musset et de George Sand après la rupture. « Il avait compris », écrivait Augustine à Paul de Musset après la mort du poète, « quelle sympathie il y avait dans mon âme pour sa pauvre âme brisée. Savant il m'a dit que s'il y avait un remède pour le sauver de cette incurable maladie, c'est moi qui le saurais trouver. »

Quand Musset fut élu académicien, Augustine lui écrivit : « Ce n'est pas vous que je félicite, c'est l'Académie. Voulez-vous vous charger de mes compliments auprès d'elle ? » M. Jules Claretie nous répétait ce mot d'Augustine à Musset, un soir d'été, dans les allées du Bois : — Tenez, mon poète, voici une étoile pour allumer votre cigare. Et elle ramassait dans l'herbe un ver luisant. Il ne nous reste par malheur que de rares témoins de l'amitié qui lia la poète et Augustine Brohan. Voici pourtant un billet de Musset : « Ma chère Brohan, Je n'ai pas voulu vous écrire que vous étiez charmante parce que je voulais vous le dire, mais vous le savez, je suppose. Ce dont je vous prie de ne pas oublier, c'est que votre gentil cadeau m'a fait le plus grand plaisir et que je conserverai toujours ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours. « Tout à vous, « A. DE MUSSET. »

Un jour qu'elle faisait un voyage en Angleterre, Musset lui adressa des vers exquis, qu'on n'a pas recueillis, je ne sais pourquoi, dans les œuvres du poète. A Madame Augustine Brohan Adieu, Brohan, rappelez-vous mes vers. Si jamais quand ils sont jolis. Si quand vous êtes penché. Avant d'aller au lit, le soir. Remerciez-les au bon soir. (Tant que je jette mon procès) Prenez votre mine active. Regardez-vous dans un miroir français.

L'esprit de Madeleine, on l'a dit, était comme son cœur : toujours charmant et éloigné de toute méchanceté. Éloignée elle n'était pas des fâcheux. Certain qu'elle avait la sotte prétention de s'imposer dans sa loge, voyant que les fards étaient régulièrement sur un tabouret. — Pourquoi donc l'emcombrer toujours ainsi, demanda-t-il. — Pour empêcher les gens ennuyés de s'asseoir !

« Lorsque elle débuta dans les « Comtes de la reine de Navarre », M. de Morny vint la complimenter. — Vous cachez bien votre peur au premier acte ! — Oh ! oui, il me semblait que j'allais tomber dans un abîme de l'intérieur. — Eh bien ! c'est cette émotion-là qui a fait votre triomphe : tout le monde a senti battre votre cœur, tout le monde a été dans votre jeu. — Puis, M. de Morny ajouta : « Je suis sûr qu'un jour voudrait bien venir vous serrer la main, c'est le président de la République. — Si vous voulez, je ferai la moitié du chemin, quoique reine de Navarre. — On ne se laisse jamais de l'entendre. Nous ne nous laisserons jamais de la citer. C'était au foyer de la Comédie, dont elle était la flamme pétillante. Un haut fonctionnaire la rencontrait : — Ah ! ma chère, que je vous fasse rire avec une bonne blague. Elle le regarda en face, et de son air le plus sérieux : — Parlez ! Et cet autre, est-il d'Augustine ou de Madeleine ? Il est bien de la famille, dans tous les cas, pour son aimable bonne humeur. — Un autre, affligé d'un pied bot, se plaignait au travers de son infirmité : — L'autre garçon dit-elle, quand vous avez un pied dans la tombe, lâchez-vous de celui-ci. — Tout à l'heure, en remuant la

ceindre des souvenirs de ces dix dernières années, au cours desquelles j'eus si souvent la joie de la voir et la joie de l'entendre, une lettre est tombée sous mes yeux. Cette lettre est de 1892. « Merci. Je suis sortie deux fois, en voiture bien entendu, car je ne suis guère solide encore. J'ai été à Fresnes, où est notre caveau de famille. Il y a longtemps que je me promettais d'aller là à ma première sortie. Chaque fois que je reviens, je suis plus calme... A quoi ? Je n'ai pas peur de la mort... » Chère « Madame Madeleine », comme vous l'appeliez, c'est à Fresnes, près des siens, près de sa mère d'Augustine Brohan, que nous l'accompagnerons ce matin d'hiver pluvieux.

La vie, quoi qu'on en dit, ne lui fut toujours éminente. Elle resta « calme » à tout jamais, dans le petit cimetière de Fresnes. Ses amis la pleurent... Mais son rêve s'est réalisé. Pauvre « Madame Madeleine ! »

Elle souriait, la marquise, elle avait des œillades de velours, des rictus sucrés, devant son miroir fleuri elle prenait des poses, se trouvant, au fond, délicieusement belle dans sa toilette de bal travesti. Il faut le dire, Ninon, qu'il y avait ce soir-là grand bal à la cour et bal de carnaval, ce qui veut dire. Toute rose et blonde, avec des yeux bleus et des bijoux valant un royaume, la marquise avait revêtu une chose charmante, un travestissement en fleur et la plus exquise, en rose-bleu. Boucher lui-même avait peint le costume tout de satin cramoisi comme un pétale velouté. De ce, de-là, quelques notes vertes, en manière de feuilles, deux scarabées d'émeraude sur l'épaule, et tout en haut, sur les boucles poudrées de rose, un papillon de toile, comme endormi de parfums. Elle était exquise la marquise, un nuage et un parfum. Elle souriait, et lui aussi souriait, le marquis. Il s'exaltait en réveries longues, se fondant en compliments à la fleur d'orange, la bouche en cœur et les yeux doux. Jamais il ne l'avait vue si belle, sa signonne femme.

Et ce fut un grand treillisement de faille comme un échiquet de feuilles, dans le salon d'honneur, quand la marquise fit son entrée. Très bas, les hommes longuement s'inclinèrent, catognes et talons rouges, plis en deux comme des pages. Les dames surprises sursautèrent, si bien qu'en pleine parvenue toutes les réveries omises. Alors, dans les coins naquirent des chuchotements de brèves, des propos d'ouï-dire, des propos de courtoisie sous l'éventail, des propos de courtoisie qui voulaient être d'ouï-dire.

« Vous n'avez jamais vu présumption pareille ! En rose-bleu, en rose-bleu ! Et avec cela, pas d'autre fleur pour la parer qu'elle même, mais elle était à fouetter ça ! » — Marquis et ducs, tout autour, papillonnaient cependant. C'étaient des poses penchées, des compliments mignardés à la verveine, qui la faisaient sourire, la blonde marquise, car elle n'était pas cravatée du tout. Dieu sait si les autres, marquises et duchesses, ne riaient pas, cependant. Elles avaient des haussements indignés d'épaules. L'une d'elles, n'y tenant plus, en défilait derrière un paravent, un roné imberbe, grand non de France, ayant dit tout haut qu'il donnerait sa couronne pour la place des scarabées d'émeraude, fut souffleté net d'un coup d'éventail, elles agnosaient.

Il n'y avait pas qu'elles, comme tu vas voir, Ninon. Il y avait, sur un guéridon à l'écart, un blanc cloisonné de Chine, et, dans ce vase, un bouquet. Mais, comme ce bouquet-là, Ninon, jamais tu n'en as vu, bien sûr, tant les fleurs en étaient exquises et les nuances parfumées. C'étaient des roses-thé, ainsi, tout comme la blonde marquise vêtue. Le dernier printemps en avait laissé le costume en satin crème aussi piqué de scarabées. Et c'est pourquoi toutes les jalousies félines, toutes les médisances vipérines des dames, étaient, paraît-il, de crème devant la haine muette des roses qui suffoquaient. Jalousie de fleur à femme, vois-tu cela, Ninon ! le fait est pourtant qu'elles en mouraient.

Elles se révoltaient, ne comprenant pas ce triomphe. Elles se, enfin, une fleur, que cette femme ainsi vêtue ! Pour qu'on la fût de la sorte qu'avait-elle, grand Dieu ! Un peu de satin parfumé et c'était tout. Plagiat inerte, copie sans âme ! Le printemps en est bien sûr de cette fleur de soie, c'était pitié !

Et pourtant on la faisait, on se courbait devant elle comme devant une fée des fleurs. Elles, on les oubliait comme des vieilles, elles que les souffles jaseurs et les zéphirs ailes éventaient et caressaient jour et nuit comme des reines... Les pauvresses criaient des femmes, étant fleurs ! Et dans leurs petits cors de roses, elles rêvaient de se comparer faisaient voir à tous ce qui vaut mieux du satin d'une femme ou de la chair d'une fleur.

Comme si une fée puissante eût entendu le soupir des roses, un valet, sur un signe, enleva du vase le grand bouquet. La marquise venait de demander son carrosse, le jour pointait, c'était l'heure des rotations. Alors on vit une chose inouïe, un grand seigneur offrait à la marquise le bouquet de roses-thé. Le gentilhomme s'inclinait très bas, le sourire aux lèvres et l'œil baissé, tandis que la plus belle des fleurs, puisqu'elle est femme, dit-il. Un frisson courut et le parfum monta des fleurs comme un soupir.

Et tous silencieusement à la ronde, les hommes, catognes et talons rouges, plis en deux comme des pages, et la belle marquise s'en alla, toute rouge de plaisir dans son carrosse armorié. Elle entra dans sa chambre, dégrafa le corsage rose, le corset rose, la jupe aux paniers bouffants, puis elle mit dans un cruchon à ses côtés, les fleurs exquises, souvenir d'un soir de triomphe, et, lasse et fière, elle s'endormit.

Mais plus tard, à l'heure des frisées, la marquise ne sonna point Lisette, et quand celle-ci, lasse d'attendre, pénétra dans la chambre en pas de velours, ce qu'elle vit fallit la faire choir. La marquise semblait dormir encore, mais le teint était de cire. Madame la marquise, la belle marquise était morte. Tout à côté, les fleurs soufflèrent leurs hautes suffocantes. C'était la vengeance impitoyable, femmes et fleurs étaient vengées.

Et tout Ninon, si tu as écouté ce conte écrit pour toi et non pour d'autres, fais ton profit. Dans le bal foiré où tu trônes en reine, pense à la marquise morte pour avoir été trop belle, la marquise blonde et rose comme toi. Méfie-toi des femmes, elles sont un peu fleurs, des fleurs, elles sont un peu femmes. Les roses te détestent, faut-il te dire pourquoi ?

Cet après-midi-là, après le déjeuner à l'auberge, le vent soufflait encore si violemment, les nuages brouillés se levaient en fuites si effrénées, que j'eus d'abord envie de remettre à un autre jour ma partie de pêche dans le grand bras de la rivière, de l'autre côté de l'île. Ensuite, je réfléchis que Pêru, le maître pêcheur, prévenu la veille par lettre, avait dû laisser son travail pour m'attendre et que, non pourboire lui manquant, sa journée serait perdue. En dépit de la rafale, je gagnai donc l'atterrissement qui servait de port et je n'eus pas la peine de heler Pêru, tenant la chaîne de son bateau, me quêtant, couché dans les joncs et les absinthies sauvages.

« Ça va, Pêru ? — Oui, m'sieur, moi, ça va bien, mais c'est ma petite qui n'en a pas plus large ! Voilà deux semaines qu'elle grelotte dans son lit. Ce ciel bas et ces brumes, ça l'étouffe ! Elle n'ouvre plus la bouche que pour tousser. Sa face de petite vierge en est toute chafnée de souffrance, mais ses yeux restent si bons, si suppliants, que ça vous chavire le cœur. — Au moins, Pêru, ma venue ne vous empêche pas de seigner votre enfant ? — Oh ! non, m'sieur. Sa mère et sa tante veillent près d'elle. Autour d'un lit, je sais plus malade, droit que ma femme en bachelot et je la gêne plutôt. Embarkuez, m'sieur ! »

Je m'assis à l'arrière. Il prit les avirons et le petit bras traversé, la pointe de l'île doublée, nous entrâmes dans le grand bras de la rivière. Le vent y était moins fort, mais le brouillard plus dense. « Ça ne se dissipera que ce soir, au clair de lune, aura Pêru en amarrant le bateau à deux fiches plantées au milieu du courant. Nous jetâmes nos lignes. Par éclaircie, nous voyions le rideau des grands peupliers de l'île. La brise ramenait encore leurs cirés et retroussait les dessous argentés de leurs feuillages. Puis, de nouveau, les brumes nous enveloppèrent, volant tout. Il semblait que, plus chaude sous l'air froid, la rivière large fumait à perte de vue. On respirait de la mélancolie dans cette atmosphère humide, cotonneuse, ouatée presque, où s'éteignaient les rumeurs de la vie. Seuls les flocs clapotant contre la barque et les arroyes grinçant contre les fiches gémissaient dans le silence prodigieux, seul l'éclair rare d'un gardon tiré de l'eau traversait ce crépuscule polaire, terne et blême, où s'abordaient, s'éteignait toute radiation de lumière. En cette immensité d'onde noire et de buée grise, nous nous plongeâmes dans le mystère et l'étrange d'un mauvais rêve.

Tout à coup, Pêru tressaillit et balbutia d'une voix aigre, sourde, qui souffla de la brume dans la brume : — Ah ! m'sieur, regardez là-bas... très loin... cette blancheur qui passe ? — Oh ! donc cela, Pêru... Je ne vois pas... Et de ne pouvoir percer le brouillard, mes yeux souffraient comme s'ils avaient devant eux, trop près, un voile épais.

« C'est passé, je ne vois plus fit Pêru d'une voix encore ébranlée d'émotion... Donnez-moi votre gourde de cognac, m'sieur... J'ai besoin de me recaler ! — Bonne, je lui passai la gourde et l'observai. Il était pâle et s'es-suyait le front en homme pris de saut froid. Il fut pres de m'expliquer : — J'ai cru apercevoir... Puis, il s'interrompit... — Brû !... Vaut mieux pas parler de ça... C'est ce temps de malice et de saoulet de ma petite qui me donne la berne ! — Et il se remit à fixer obstinément son flotter afin d'échapper mes questions.

D'autres heures passèrent, plus moroses. Le vent était complètement tombé. Le soir s'étendait en brumes plus fines, noyant tout d'impressionnisme. Toujours, dans le silence, le clapotis plus haletant des vagues, les amarres plus lassées gémissaient derrière nous, très près, et leurs pointes pareilles à des râles m'oppressaient d'un malaise croissant. Il me tardait de rentrer, et cependant un torpéur d'attente, un vague pressentiment me retenait de donner le signal du départ.

Soudain, je sursautai. Pêru m'empoignait le bras et, le doigt pointé vers le tournant de la rivière, soufflait un juron de frayeur, il léguait : — Non de nom... A la pointe de l'île, le voyez-vous, cette fois, la barque blanche... la barque de malheur... Elle flaire le vent, elle va, elle vient, elle rôte, elle cherche... Tenez, elle s'en va, elle va, la voici qui se cache sous les saules... Ah ! la barque damnée, elle attend la nuit pour accoster... Pour débarquer la Mort ! J'avais suivi la direction qu'indiquait le doigt de Pêru. Et, dans les buées traînant sur l'eau, je crus voir en effet une barque blanche, une barque égarée que personne ne montait et qui, tournant sur elle-même, tantôt poussée au large, tantôt heurtant le bord, allait à la dérive et venait en effet disparaître sous des saules.

Pêru m'aurait toujours le bras, convulsivement, d'une main si glauque que j'en sentais le froid au travers de ma manche, et, livide, les yeux fous, il brérouillait dans un claquement de dents : — Je la reconnais... Oui, c'est bien la barque qui porte la Mort... Elle est venue pour moi, Pêru... Elle est venue pour ma mère... Pour qui vient-elle maintenant... Rentrons, m'sieur, rentrons... J'ai peur pour ma petite... Sans attendre mon consentement, il avait détaché nos amarres des fiches et, en vigoureux coups d'avirons, il se rapprochait de l'île.

Au point de vue de l'île, il agitait plus les avirons, selon le précepte du pêcheur, la hulle disparaissant sur les saules et les mouret de fuyantes buées d'argent. Réchauffé par le mouvement, Pêru s'éprouva mieux, se remit, et je m'efforçai de le raisonner. — Comment, vous, un brave à tous crins, un braillard qui ne craigniez ni les rayons de fleurs ni les regards de rivières, vous laissez impressionner par des racontages de bonnes femmes... Est-il extraordinaire qu'une barque, dans une bourrasque pareille à celle de ce matin, rompe son attache et vague au fil de la rivière ? — La barque remontait le courant tout seule, m'sieur, c'est pas ordinaire ! — Le vent la pousseait, Pêru. — Le vent n'est déjà plus bien fort, m'sieur. Et puis, je vous le répète, cette barque-là n'a pas l'allure d'une barque perdue. Quelqu'un qu'on ne voit pas la nuit sans s'en rendre compte... Où va-t-elle ? d'où vient-elle... Personne ne pourrait le dire... — Le cognac vous a rendu visionnaire, Pêru ; ma gourde sonne creux.

« Mettons que le cognac y ait sa petite part, m'sieur. Comprenez que, là-dessus, je ne demande qu'à me tromper. Mais pour être tranquille, je ne serai tranquille qu'en constatant de mes yeux que ma petite ne va pas plus mal ce soir. Conséquemment, m'sieur, avant de vous ramener à l'auberge, si ça ne vous retarde pas trop, j'aborderai à l'île et je courrai à la cabane savoir de quoi y retour-ne. Je fis ce geste d'acquiescement très supérieur, car nous touchions déjà le rivage de l'île. Pêru sauta à terre, attacha le bateau et vint lui-même à débarquer. Je lui dis : — Ne vous occupez pas de moi, allez vite, j'attendrai. Il escalada lestement la berge à pied et disparut dans les taillis d'aunès.

L'attente se prolongeant, je sautai moi-même à terre et, m'accrochant aux racines, aux sautoir-gourdes, j'atteignis la crête de la rive. Je me retournai. La lune achevait de dissiper les dernières effluves de brouillard sur la rivière, miroir lumineux où les arbres pechés reflétaient leurs images à cette journée de brouillards et de tourmentes, une acalmie soudaine, inespérée, un soir de réverbère, le bled sérénité et de calme enluminé. Je n'aurais jamais dit, cependant, quand, sur l'eau solitaire et déserte, un gissement léger me fit tressailler. Et, tout près, sous le feuillage des saules dont les branches tomentées traînaient dans le cou-

rant, je vis passer une blancheur. Le cœur serré d'angoisse, je me penchai et je reconnus la barque blanche, la barque de malheur, celle que Pêru nommait la barque de la Mort. Elle était vide. Pousée par un vent qui ne savait quel remous, elle remontait le courant et, sous le clair de lune, dans un halo de vapeur, elle avançait lentement sans bruit, sans sillage, sans bruit. Elle sortit des saules et sous une impulsion surnaturelle, la proue parut à la rive, acosta docilement, silencieusement, et demeura échouée là. Il y eut sur le gravier un brusquement furtif, une pierre roulée sur la berge escarpée, comme sous un pas hâtif, des herbes et des roseaux frémissent comme froles. Une bouffée d'ombre humide, une pluie glaciale, quelque chose d'invisible, d'impalpable, passa si près de moi et me jeta un tel froid que je reculai d'horreur, secoué d'une répulsion de tout l'être.

Puis, soudain, emporté par une épouvante nerveuse, je me mis à courir follement vers la maison, dans le but instinctif d'y devancer quelqu'un, d'avertir d'un danger... En face d'une fenêtre éclairée, je m'arrêtai, hésitant, confus. L'idée de l'effroi que j'allais causer me rendit quelque lucidité. Et, m'efforçant de ressaisir ma pensée, je revins machinalement vers la rive. Mais avant que je ne l'atteignisse, une femme éplorée, la tante probablement, me rejoignit et me dit d'une voix où crevaient des sanglots : — C'est bien vous, monsieur, que ce pauvre Pêru me charge de traverser ? — Oui, c'est moi... Comment va votre enfant ? — Ah ! monsieur, c'est fini ! Le père, en entrant, a par malheur laissé la porte ouverte derrière lui. Tout à coup, nous avons senti entrer du froid. Aussitôt, la petite s'est levée en vraie petite fille que le vent seroit et arraché de la branche, puis, elle s'est raidie, elle a eu un tout petit saut, et elle est morte !

« Stupeur, du haut de la large-mont regard fouillait éperdument l'écroule de la rivière. Ni au bord, ni au large, je n'aperçus de barque blanche. Alors, je me pris la tête entre les mains et je me demandai : — Est-ce que j'ai le cauchemar ?

La Longévité — DES — PAPES.

Selon les pronostics, au du nous suivent les prévisions du célèbre chirurgien Mazzoni, qui opéra dernièrement Léon XIII d'un kyste qui le faisait souffrir depuis vingt-cinq ans, le Pape vivra encore longtemps—cinq ans au moins, a dit Mazzoni—l'heureuse opération faite par le praticien romain ayant prolongé la vie du Pontife, qui actuellement a vie ses quatre-vingt-dix ans, se porte aussi bien que possible, malgré toutes les fatigues des derniers pèlerinages.

Et à propos du grand âge de Léon XIII, qui est né le 2 mars 1810, voici la place qu'il occupe dans l'ère des papes qui ont le plus vécu : Saint Athanase mort en 682, à l'âge de 107 ans ; Grégoire IX, mort en 1241, à 99 ans ; Célestin III, mort en 1198, à 92 ans ; Grégoire XII, mort en 1741, à 91 ans ; Jean XXII mort en 1314, à 90 ans ; Léon XIII, pape actuel, qui compte 90 ans.

Suivent ensuite : Clément XII, mort en 1740, à l'âge de 88 ans ; Clément X, mort en 1676, à 86 ans ; Innocent XII, mort en 1700, à 85 ans ; Pie IX, mort en 1878, à 83 ans. Le plus, trois papes ont vécu 83 ans, cinq 81 ans, deux 78 ans, un 77 ans, un 76 ans, un 74 ans, quatre 70 ans. Les autres ont vécu de 60 à 70 ans.

Morts au-dessous de 50 ans, nous trouvons les papes suivants : Grégoire XI, mort en 1378, à l'âge de 46 ans ; Léon X, mort en 1521, à 46 ans ; Alexandre Ier, mort en 1191, à 40 ans ; Jean XI, mort en 936, à 30 ans ; Grégoire V, mort en 999, à 27 ans ; Saint Jean XII, mort en 964, à 26 ans. Même dans la durée du pontificat, le Saint-Père Léon XIII a gagné une place remarquable. Les pontifes qui ont régné le plus sur l'Église catholique sont les suivants : Saint Pierre, de l'année 23 à 68, régna 34 ans, 6 mois, 7 jours ; Saint Sylvestre Ier, 31-335, régna 21 ans, 10 mois, 27 jours ; Adrien Ier, 771-795, régna 22 ans, 10 mois, 17 jours ; Alexandre III, 1159-1181, régna 21 ans, 11 mois, 23 jours ; Pie VI, 1775-1799, régna 24 ans, 7 mois, 14 jours ; Pie VII, 1800-1823, régna 23 ans, 5 mois, 6 jours ; Pie IX, 1846-1878, régna 31 ans, 7 mois, 22 jours, et Léon XIII, qui régna depuis 21 ans.

Viennent ensuite : Saint Léon Ier, 440-461, régna 21 ans ; Saint Léon III, 795-816, régna 20 ans ; Clément XI, 1700-1721, régna 20 ans ; Benedetto XIV, 1740-1758, régna 18 ans. Les autres : cinq papes ont régné 18 ans, un 17 ans, un 16 ans, dix 15 ans, six 13 ans, neuf 12

ans, onze 11 ans, quatorze 10 ans. Tous les autres, moins de 10 ans, parmi lesquels 43 ont régné moins d'un an et 11 moins d'un mois. Nous avons en Léon XIII, d'autres faits curieux. Ayant été consacré archevêque de Damiette le 27 janvier 1843, à l'âge de 33 ans, il est actuellement le plus ancien de tous les évêques de la chrétienté, et l'unique prêtre à l'épiscopat par Grégoire XVI. Ainsi, ayant été cardinal par Pie IX, le 19 décembre 1852, il serait par conséquent le plus ancien des cardinaux. Léon XIII est le plus ancien, après Léon XIII, est Mgr Strossmayer, autrichien, promu évêque en 1850. Léon XIII est donc le doyen des chefs de l'Église dans toutes les branches de la catholicité. Il a été véritablement prédicté.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Le banquet Bryan à Chattanooga. Chattanooga, Tennessee, 17 mars. — Le général Tracy, de Memphis, doit se faire entendre au banquet Bryan qui aura lieu, lundi soir, à la résidence de ce dernier. « La démocratie de Jefferson est toujours vivante ». L'hon. Pryor Walker prendra aussi la parole.

LA QUESTION — DU — Canal du Nicaragua. Washington, 17 mars. — M. Merriam, ministre des Etats-Unis, sur instruction du département d'Etat, est en route du Costa-Rica à Managua, capitale du Nicaragua. Sa mission n'a pas trait, comme on l'a supposé, au différend entre le Nicaragua et le Costa-Rica, mais est exclusivement confinée à la question du Canal interocéanique. Il n'y a eu jusqu'à présent aucun règlement satisfaisant de la controverse entre le gouvernement du Nicaragua et la Compagnie du Canal maritime au sujet de la concession de cette dernière. Le gouvernement du Nicaragua prétend que la concession est annulée par le fait que la Compagnie n'a pas exécuté la quantité de travaux requise, et que dans ce cas la concession Cragin-Eyre la remplace. Mais la Compagnie du Canal Maritime maintient qu'il n'y a pas eu de délit dans les travaux et demande une décision par l'arbitrage, d'après une clause de la concession originale fixant la méthode de règlement des différends. Ensuite, il y a eu une querelle entre la Compagnie et le gouvernement du Nicaragua au sujet de la nationalité des arbitres, et la question est finalement devenue si embarrassante que le ministre Merriam a reçu l'instruction de se rendre à Managua et d'y procéder à une enquête personnelle, et d'y faire ce qu'il jugera nécessaire pour protéger les intérêts de la Compagnie maritime du Canal.

Le Capitole de la Caroline du Sud. Columbia, Caroline du Sud, 17 mars. — Le Capitole de l'Etat de la Caroline du Sud va être complété. L'Assemblée générale a récemment autorisé le fonds d'un ornement à l'édifice et le comité chargé de cette besogne a résolu de se mettre immédiatement à l'œuvre. Le comité des fonds avait d'abord fait objection, et déclaré qu'il ne pouvait faire ce projet, attendu qu'il ne pouvait disposer des fonds dont il n'était que le dépositaire. L'avocat général a répondu à cette objection, en disant que ce comité avait un caractère purement ministériel et était obligé de mettre à exécution les décrets de l'Assemblée générale. L'Etat fera ses remboursements annuellement, en versant, chaque fois, \$15,000.

Chin Pimples. (BOUTONS AU HENTON) sont formés dans la nature. Ils disparaissent spontanément, mais leur traitement est très agréable. On les guérit en quelques jours. Le Dr. HENKELL, 1700-1758, régna 18 ans. Les autres : cinq papes ont régné 18 ans, un 17 ans, un 16 ans, dix 15 ans, six 13 ans, neuf 12

L'esprit des Brohan

Ebénne Arago disait de Suzanne Brohan : « De l'esprit dans la gaieté, de l'esprit dans la parole, de l'esprit aussi dans le silence ». Cela pouvait s'appliquer aux trois Brohan, Suzanne, Augustine et Madeleine.

On ferait un véritable recueil avec les mots de la « dynastie ». Et quel recueil délicieux ! On y ajoutait leurs lettres ! Suzanne Brohan fut certainement une grande épistolière. Notre éminent collaborateur M. Félix Duquoy ne faisait allusion, l'autre jour, à la lettre qu'elle écrivait pour recommander sa filleule au directeur du Conservatoire. Sa filleule, c'était Mlle Reichenberg, qui garde pieusement toute une correspondance de Suzanne Brohan.

Au mois de janvier 1887, Mlle Reichenberg témoignait le désir de venir embrasser sa marraine à Fontenay-aux-Roses. « Madeleine m'a dit que tu avais l'intention de venir me féliciter, répondit Suzanne Brohan, à l'occasion de mes beaux quatre-vingts ans, qui aura lieu le 29 de ce mois. Je viens te prier ma mignonne, de te tenir absolument tranquille. Nous nous retrouverons cet aimable anniversaire au ler avril. J'ai pu Madeleine d'écrire à mes enfants... et connaissances qu'il ne me plait pas de prendre la responsabilité des nombreuses brouilles qui pourraient résulter de ces voyages flatteurs, mais tout à fait injustes et interrompés. Le temps est dur et les rhumes, angines et bronchites ne se comptent plus à Fontenay. Les médecins ne savent où donner de la tête. Tu es foyeuse non plus. Six de mes vieilles et voisines, sans enge, tous ont gémissent, sont morts en huit jours à la queue-leu-leu ; ma table est remplie de grandes lettres bordées de noir. Tu comprends, mignonne... C'est une invite à la danse... Mais je te prie, ne te rebiffe et ne laisse aller devant moi les plus pressés... »